

T 563

LA SERVIETTE, L'ÂNE ET LE BÂTON

12

Papa feignant

Il y avait une fois un homme qu'on appelait Papa Feignant. Il avait sept enfants à nourrir.

Et pour tout bien, il avait une petite maison verte et un tout petit champ.

Il méritait bien son nom ; et il aimait mieux boire à l'auberge que travailler dans son champ.

Sa femme n'était pas toujours patiente, et elle avait bien raison.

Quand il était allé à l'auberge et rentrait à sa petite maison verte, elle le grondait toujours et lui donnait parfois une correction.

Et Papa Feignant pas courageux, mais bon enfant, disait :

— Je ne recommencerai plus.

Et c'était vrai... jusqu'à la prochaine occasion.

Enfin, un jour, voilà qu'il se met à bêcher un petit coin de son champ et il y plante neuf haricots.

Neuf gros, mais neuf seulement.

Un pour lui, un pour sa femme, un pour chacun de ses enfants.

Les haricots sortent bien, et tous les jours, Papa Feignant les soigne, les bine et les arrose.

Ils commencent à *mettre en feuille*, mais voilà que souffle le *Vent de Bise*¹ et les feuilles sont gelées à moitié.

Alors Papa Feignant, bien désolé, va se consoler à l'auberge et y reste une matinée entière.

Quand il revient à la petite maison verte, sa femme le gronde bien fort.

— Je ne le ferai plus, déclare Papa Feignant.

Ses haricots continuent à pousser, et il va leur couper dans le bois neuf belles rames de coudrier, bien hautes et bien droites, qu'il aiguise et plante avec beaucoup de soin.

Les haricots commencent à *mettre en fleur*, mais voilà que souffle le *Vent de Soular*² et la moitié des fleurs sont grillées.

Alors Papa Feignant, bien désolé, va se consoler à l'auberge et y reste une journée tout entière.

Quand il revient à la petite maison verte, sa femme lui donne deux bonnes tapes³.

— Je ne le ferai plus, déclare encore Papa Feignant.

Et il se remet à soigner ses haricots. Ils commencent à *mettre en gousse*, mais voilà que le *Vent de Galarme*⁴ amène un gros orage qui abat toutes les rames et arrache tous les pieds.

¹ *Vent de Bise* : vent froid du Nord qu'amène les gelées.

² *Vent de Soular*, vent chaud et desséchant du Midi.

³ *Tape*, giffle, soufflet.

Alors Papa Feignant a tant de chagrin qu'il va encore à l'auberge et y reste une journée tout entière et la moitié d'une nuit.

Quand il revient à la petite maison verte, sa femme lui casse sur le dos les neuf rames des neuf pieds de haricots et le met à la porte en lui disant :

— Va-t-en. Il n'y a plus rien à la maison, ni vivres ni argent. Tu reviendras quand tu auras trouvé de quoi nous faire manger.

Alors Papa Feignant s'en va tout triste sur la route.

— *Vent de bise*, *Soular* et *Galarme* ont détruit ma récolte, se dit-il, ils doivent me dédommager. Je vais aller trouver la mère des Quatre-Vents.

Il marche longtemps et arrive au pied d'une butte qui avait une petite maison rouge à son sommet. C'est là que restait la mère des Quatre-vents et que venaient se reposer ses fils, leur tournée faite.

Papa Feignant monte un petit chemin tout uni, tout verdi, tout fleuri, et il arrive à la petite maison rouge.

Il frappe à la porte.

— Toc toc !

— Qui est là ?

— Papa Feignant.

— Qui ça, Papa Feignant ?

— Vous savez bien,

Papa Feignant

Pas courageux, mais bon enfant !

— Ah ! c'est toi ! Entre.

— Bonjour, la mère des Quatre-Vents.

— Bonjour, Papa Feignant. Qu'y a-t-il pour ton service ?

— Eh bien ! voilà ! Vos enfants ont détruit toute ma récolte de haricots, et il n'y a plus rien à manger à la maison. Il faut qu'ils me dédommagent.

— Bon !... Mon fils *Vent de Bise* va rentrer. Enveloppe-toi bien dans ce gros manteau fourré comme au jour le plus froid de l'hiver.

Papa Feignant met vite le gros manteau et on entend au dehors un sifflement qui s'enfle, qui s'enfle.

Vent de Bise entre et dépose ses ailes dans un coin.

Mais il pénètre avec lui un tel froid que Papa Feignant a aussitôt le nez rouge, qu'un glaçon se forme à chaque pointe de ses moustaches gelées, et que son manteau se recouvre de givre.

— Bonjour, *Vent de Bise*.

— Bonjour, Papa Feignant. Qu'y a-t-il pour ton service ?

— Eh bien ! voilà ! Toi et tes frères, vous avez détruit ma récolte, et nous n'avons plus rien à manger dans ma petite maison verte. Je veux que tu me dédommages.

Vent de Bise monte au grenier et revient avec une petite table.

— Tiens, dit-il, prends cette table, et tu seras content.

— Que veux-tu que je fasse d'une table si je n'ai rien à mettre dessus ?

— Oh ! ce n'est pas une table ordinaire et les menuisiers n'en font pas de pareille. Tu n'as qu'à lui dire :

Tartine, tartine, ma table

⁴ *Vent de Galarme*, vent humide du Sud-Ouest qui amène la pluie.

et elle se couvrira aussitôt de bons plats, de bons vins et de tout ce qu'il y a de meilleur. Mais ne t'arrête pas en route à l'auberge pour boire, et ne laisse pas les autres parler à la table.

— Merci, *Vent de Bise*.

Et Papa Feignant part avec sa table sur le dos.

Au bas de la butte, il pose la table sur le bord de la route et lui dit :

Tartine, tartine, ma table !

et la table se garnit aussitôt de bonnes choses.

Alors Papa Feignant boit un bon coup, mange bien, boit encore, puis repart très content.

À la tombée de la nuit, comme il est encore loin de sa petite maison verte, il s'arrête à une auberge et il demande à coucher.

Il range sa table dans un coin de la salle et la servante le conduit à sa chambre.

Au moment de se coucher, Papa Feignant se souvient des recommandations de *Vent de Bise* et rappelle la servante :

— Écoute, j'ai oublié de te dire quelque chose... qu'on ne parle pas à ma table et surtout que personne ne lui dise :

Tartine, tartine, ma table !

— Oh ! non, Papa Feignant !... Tu peux dormir tranquille.

La servante se dépêche de répéter à l'aubergiste et à sa femme ce que Papa Feignant lui a dit.

Alors tous trois vont bien vite à la table et la femme dit :

Tartine, tartine, ma table !

Et immédiatement la table se garnit de bons plats, de bonnes bouteilles et de toutes sortes de bonnes choses.

— Il ne faut pas rendre sa table à Papa Feignant, dit l'aubergiste. Justement, nous en avons une toute pareille. Nous la mettrons à la place.

Le lendemain matin, Papa Feignant reprend la table sur son dos et se remet en route. Il arrive à sa petite maison verte et y installe sa table.

— Ma femme, dit-il, mets la belle nappe des jours de fête... Et maintenant, ma femme et mes enfants, mettez-vous à table. Je vais vous régaler.

Tous se placent et attendent.

Alors Papa Feignant dit les paroles :

Tartine, tartine, ma table !

Mais rien ne paraît sur la nappe.

Papa Feignant crie de plus en plus fort :

Tartine, tartine, ma table !

Il secoue la table, il tape dessus avec le poing, il tape dessous avec les pieds.

Toujours rien sur la nappe.

Alors sa femme pense qu'il a voulu se moquer d'elle, prend les pincettes, lui en donne de grands coups dans les jambes et le met à la porte.

Papa Feignant se dit :

— *Vent de Bise* m'a trompé. Sa table ne donnait à manger qu'une seule fois. Je retourne voir la mère des Quatre-Vents.

Il reprend la route, monte le petit chemin tout uni, tout verdi, tout fleuri, et arrive à la petite maison rouge.

— Toc toc !

— Qui est là ?

— Papa Feignant.

— Qui ça, Papa Feignant ?

— Vous savez bien,

Papa Feignant

Pas courageux, mais bon enfant !

— Ah ! c'est toi ! Entre.

— Bonjour, la mère des Quatre-Vents.

— Bonjour, Papa Feignant. Qu'y a-t-il pour ton service ?

— Eh bien ! voilà ! La table que *Vent de Bise* m'a donnée ne fonctionne plus. Il faut la remplacer.

— Tu as dû te la laisser voler. Mais attends... Mon fils *Soular* va rentrer. Mets-toi vite à ton aise comme au jour le plus chaud de l'été.

Papa Feignant se dépêche d'ôter sa veste, son gilet, d'ouvrir sa chemise sur sa poitrine, de retrousser ses manches.

On entend dehors un ronflement assez doux.

Soular entre et dépose ses ailes dans un coin.

Mais il pénètre avec lui une telle chaleur que Papa Feignant se met à transpirer à grosses gouttes.

— Bonjour, *Soular*.

— Bonjour, Papa Feignant. Qu'y a-t-il pour ton service ?

— Eh bien ! voilà ! Toi et tes frères, vous avez détruit ma récolte, et pour me dédommager, ton frère *Vent de Bise* m'a donné une table qui se garnit toute seule. Mais la table ne m'a donné à manger qu'une seule fois. Il faut la remplacer.

— Tu as dû te la laisser voler. Mais viens avec moi à l'écurie.

Soular lui montre un âne.

— Tiens, prends cette bête, tu en seras content.

— Que veux-tu que je fasse d'un âne. Je n'ai rien pour le nourrir.

— Oh ! ce n'est pas un âne comme les autres. Tu n'as qu'à lui dire :

Crottine, crottine, bourrique !

Et il fait de l'or et de l'argent à volonté. Mais ne t'arrête pas en route à l'auberge pour boire et ne laisse pas les autres parler à ton âne.

— Merci, *Soular*.

Et Papa Feignant part avec sa bête.

Au bas de la côte, il lui dit :

Crottine, crottine, bourrique !

Et l'âne se met à faire de l'or et de l'argent. Papa Feignant en remplit toutes ses poches et repart bien content.

À la tombée de la nuit, comme il est encore loin de sa petite maison verte, il s'arrête à la même auberge que la veille et demande à coucher.

On mène sa bête à l'écurie, et la servante conduit Papa Feignant à sa chambre.

Au moment de se coucher, Papa Feignant se souvient des recommandations de *Soular* et rappelle la servante :

— Écoute. J'ai oublié de te dire quelque chose !... Qu'on ne parle pas à mon âne et surtout que personne ne lui dise :

Crottine, crottine, bourrique !

— Oh ! non, Papa Feignant !... Tu peux dormir tranquille.

La servante se dépêche de répéter à l'aubergiste et à sa femme ce que Papa Feignant lui a dit.

Alors tous trois s'en vont vers l'âne et la femme dit :

Crottine, crottine, bourrique !

Et aussitôt l'âne se met à faire de l'or et de l'argent, de quoi garnir une pelle.

— Il ne faut pas laisser un tel âne à Papa Feignant, dit l'aubergiste. Nous allons le remplacer par un autre.

Le lendemain, Papa Feignant va reprendre son âne à l'écurie et se remet en route.

Il arrive à sa petite maison verte, appelle sa femme et ses enfants :

— Voilà, dit-il, un âne qui va faire notre fortune. Ma femme, apporte-moi une de tes belles serviettes des jours de fête.

Il étend la serviette sur le sol derrière l'âne.

Puis il dit :

Crottine, crottine, bourrique !

Mais rien ne vient.

Papa Feignant crie de plus en plus fort.

Crottine, crottine, bourrique !

Et à la fin, pour l'aider, il lève la queue de l'animal.

L'âne fait bien tomber quelque chose, mais ce n'est or ni argent.

Alors la femme, furieuse de voir sa belle serviette salie, prend son balai et le casse sur le dos de son homme qui se sauve tout honteux.

— *Soular* m'a trompé, se dit Papa Feignant. L'âne ne donne de l'or et de l'argent qu'une fois. Je retourne chez la mère des Quatre-Vents.

Il suit la route, reprend le petit chemin tout uni, tout verdi, tout fleuri, et arrive à la petite maison rouge.

— Toc toc !

— Qui est là ?

— Papa Feignant.

— Qui ça, Papa Feignant ?

— Vous savez bien...

Papa Feignant
Pas courageux, mais bon enfant !

- Ah ! c'est toi ! Entre.
- Bonjour, la mère des Quatre-Vents.
- Bonjour, Papa Feignant. Qu'y a-t-il pour ton service ?
- Eh bien ! voilà ! L'âne que *Soular* m'a donné n'a fait de l'or et de l'argent qu'une fois. Il me faut autre chose.
- Tu as dû te le laisser voler, lui aussi. Attends mon fils *Galarme* qui va rentrer sans tarder. Mais prends d'abord cette limousine.
- On entend dehors le bruit d'une grosse averse.
- Galarme* entre et dépose ses ailes dans un coin, mais il est mouillé comme un rat et il pénètre avec lui une telle humidité que Papa Feignant est lui-même en un instant trempé des pieds à la tête.
- Bonjour, *Galarme*.
- Bonjour, Papa Feignant. Qu'y a-t-il pour ton service ?
- Eh bien, voilà ! Toi et tes frères, vous m'avez détruit ma récolte. Pour me dédommager, *Vent de Bise* m'a donné une table qui se garnit toute seule, mais elle ne m'a fourni à manger qu'une fois. *Soular* m'a donné un âne qui fait de l'or et de l'argent, mais il n'en a fait qu'une fois. Il me faut autre chose.
- Tu as dû te laisser voler la table et l'âne. Mais attends un peu.
- Galarme* va chercher dans une armoire et en sort un gros bâton qu'il apporte à Papa Feignant.
- Tiens, prends ce gourdin. Il te rendra service.
- Que veux-tu que je fasse d'un bâton ?
- Oh ! ce n'est pas un bâton comme les autres. Tu n'as qu'à lui dire :

Badine, badine ma trique !

Et le bâton se charge de corriger ceux qui te veulent du mal et ne s'arrête pas tant que tu n'as pas dit :

En place, en place, ma trique !

Mais ne reviens plus nous demander quelque chose, sinon tu auras affaire à mon frère *Vent d'Est* qui n'est pas commode et t'enlèverait comme une plume pour te porter à la mer.

Papa Feignant part avec son bâton, pas très content :

— Il pourra toujours me servir pour me défendre de ma femme quand elle voudra me battre, se dit-il.

À la tombée de la nuit, comme il est encore loin de sa petite maison verte, il s'arrête à la même auberge que les deux jours précédents et demande à coucher.

Il dépose son bâton dans un coin et la servante conduit Papa Feignant à sa chambre.

Au moment de se coucher, Papa Feignant rappelle la servante :

— Écoute... J'ai oublié de te dire quelque chose... Qu'on ne parle pas à mon bâton et surtout que personne ne lui dise :

Badine, badine ma trique !

— Oh ! non, Papa Feignant !... Tu peux dormir tranquille.

Mais comme les autres fois, la servante se dépêche de répéter à l'aubergiste et à sa femme ce que Papa Feignant lui a dit.

Alors tous trois s'approchent du bâton et la femme dit :

Badine, badine ma trique !

Et aussitôt, voilà le bâton qui entre en danse, qui tape sur l'un, qui tape sur l'autre, qui tape sur le troisième et recommence, et va si vite que l'aubergiste, sa femme et sa servante se mettent à sauter sous les coups en menant grand tapage.

Papa Feignant, qui entend tout ce bruit, accourt et en voyant travailler son bâton, il devine les tours qu'on lui a déjà joués.

— Ah ! coquins ! dit-il, c'est vous qui m'avez pris ma table et mon âne, et vous comptiez me prendre mon bâton. Allons, mon bon gourdin, continue.

Badine, badine ma trique !

Et le bâton de redoubler ses coups.

— Papa Feignant, reprends ton bâton, je t'en prie, dit l'aubergiste entre deux cris, je te rendrai ton bien.

Alors, Papa Feignant, le bon enfant, dit :

En place, en place, ma trique !

Et le bâton se met dans la main de son maître.

L'aubergiste rend la table et l'âne qu'il avait dérobés.

Papa Feignant, devenu méfiant, s'assure que la table et l'âne obéissent bien à son commandement.

Puis il repart en emportant les trois cadeaux des vents.

Quand il approche de la petite maison verte, sa femme, qui le voit venir encore avec une table et un âne, lui crie :

— Cette fois tu ne me feras pas sortir pour rien ma nappe des jours de fête et tu ne saliras pas une de mes belles serviettes.

Elle prend une grosse branche de fagot et l'attend à la porte.

Mais lui, sans attendre les coups, parle à sa trique :

Badine, badine ma trique !

Et la danse commence.

La femme a vite compris, et Papa Feignant, bon enfant, rappelle son bâton :

En place, en place, ma trique !

Il laisse son âne dans la cour, entre dans la petite maison verte et place la table.

— Ma femme, dit-il, mets la belle nappe des jours de fête... Et maintenant, ma femme et mes enfants, mettez-vous tous à table, je vais vous régaler.

Tous se placent et attendent.

Alors Papa Feignant :

Tartine, tartine ma table !

Et voilà la table garnie des meilleurs plats et des meilleures bouteilles.

Ah ! mes amis ! quelle bombance dans la maison où depuis si longtemps on avait faim !

Le repas terminé, Papa Feignant emmène tout son monde dans la cour auprès de l'âne.

— Ma femme, dit-il, apporte une de tes belles serviettes des jours de fête.

Sa femme, curieuse et obéissante, ne se le fait pas répéter.

Papa Feignant étend la serviette sur le sol derrière l'âne et dit :

Crottine, crottine, bourrique !

Et les pièces d'or et d'argent tombent comme la pluie sur la serviette qui en est bientôt couverte.

— Et maintenant, dit Papa Feignant à sa femme, serre cet argent et cet or ; et quand tu n'en auras plus, il y en aura encore.

Et à partir de ce moment, Papa Feignant vit bien tranquille avec sa femme et ses enfants, dans sa petite maison verte, grâce à la table qui lui donne à manger et grâce à l'âne qui lui donne or et argent.

Quant au bâton, Papa Feignant, pas courageux, mais bon enfant, plus jamais n'a eu à s'en servir.

(Texte rétabli de mémoire par P.D. d'après un récit qu'il a entendu deux fois du même conteur, dans son enfance en Nivernais, la première fois à la fin d'un repas de famille lors de la fête patronale de Flez-Cuzy, chez un oncle paternel ; l'autre, une nuit, en veillant dans la cuisine de la maison familiale auprès de l'alambic où l'on distillait le marc de raisin. Ceci vers 1898.

Le conteur Boulé, né vers 1825, vigneron, était le mari d'une grand-tante, née Gauthier.)

Publié par P. Delarue, Amour, 9, p. 111-124.